

« Présentation. L'invention du récit américain »

Lise Gauvin et Jean Jonassaint

*Études françaises*, vol. 28, n°2-3, 1992, p. 7-10.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035876ar>

DOI: 10.7202/035876ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## **PRÉSENTATION**

### **L'invention du récit américain**

LISE GAUVIN  
JEAN JONASSAINT

L'Amérique, avant d'être un enjeu de colonisation, est un lieu de passage et de découverte. Qui dit passage dit bouleversement, choc des langues et des cultures. On sait la difficulté qu'ont eue les découvreurs à nommer les nouvelles réalités s'offrant à leur vue. Les stratégies langagières qui en ont résulté, stratégies annexionnistes souvent, ont consisté à ramener l'inconnu au connu, l'étrange au familier: c'est ce qu'atteste, entre autres procédés, l'abondance des métaphores et des comparaisons que l'on peut lire dans ces premiers récits. Comment en effet décrire le Nouveau Monde avec les mots de l'Ancien? L'expérience du langage, en terre américaine, si elle passe par l'appropriation des langues européennes, ne saurait se limiter à une simple adaptation. Pour écrire ou décrire son Amérique, le romancier, qu'il soit de langue anglaise, française, espagnole ou portugaise, doit inventer sa propre langue dans le continuum linguistique de son espace national: la forger à partir de la diversité des langues qui traverse sa société. Car son espace, comme son histoire, ne peuvent se rapporter adéquatement dans l'une ou l'autre langue dont il fait usage ou qui ont cours en cette Amérique métisse, pour reprendre l'expression de José Martí.

Les questions de représentation langagière, dans le contexte des littératures en émergence, prennent une importance de tout premier ordre. Importance qu'on aurait tort d'attribuer à un essentialisme quelconque des langues, mais qu'il faut voir comme un désir de créer une littérature nouvelle, différente de celle de l'ex-métropole, et de dépasser un certain discours ethnographique. Dans des périodes d'identification déterminantes pour chacune des littératures, la volonté de produire une littérature nationale s'est catalysée dans l'expression de tensions linguistiques particulièrement visibles dans le récit et s'est manifestée également par une réappropriation de la langue d'écriture. La manière dont s'articulent les rapports langue/littérature dans des contextes différents, la complexité de ces rapports, les relations concurrentielles qu'entretiennent entre elles une ou plusieurs langues, ont donné lieu à des stratégies diverses, examinées ici à l'aide d'exemples concrets. Le fait de s'intéresser à des productions de langues différentes permet d'identifier un certain nombre de points communs et de divergences dans l'évolution des littératures américaines.

Les questions soulevées dans le cadre de ce numéro concernent l'autonomisation d'une littérature par rapport à une autre, les conditions de son émergence, la relation écrivain-public qui s'y est établie, le système ainsi formé (perspective institutionnelle), mais aussi la qualité des rapports entre les langues, leur distribution hiérarchique (sociolinguistique) et les modèles dont dispose le texte littéraire, plus particulièrement romanesque, pour représenter ces rapports (théorie du roman). Plus profondément, on interroge ainsi la position de l'écrivain face à la/aux langue(s) de la communauté et la liberté qu'il a de la/les transformer. Une certaine variation linguistique suffit-elle à assurer la singularité d'une littérature par rapport aux normes de l'ancienne patrie? Les registres et répertoires particuliers à chacune des sociétés en question ont-ils à être transcrits de façon mimétique? En quoi la distribution des rôles langagiers dans le récit est-elle ou non tributaire d'un certain parti pris de réalisme? Où commence le régionalisme? Comment rendre par la parole le mutisme de ceux qui ont été conquis? Peut-on relier l'hybridation et le jeu des langues que l'on perçoit chez certains romanciers actuels à des signes d'accomplissement littéraire ou plus simplement à des esthétiques modernistes ou postmodernes? Comment enfin repenser le rapport diégèse/parole sans remettre en cause les formes instituées?

Dans les littératures latino-américaines, les limites de la représentation pré-moderniste, limites à la fois linguistiques et esthétiques, renvoient à la violence de la Conquête et à la

nécessité de faire appel à une autre discursivité et à une autre écriture (Méndez). Par ailleurs, bien que le français soit aussi langue de colon, les avatars de l'histoire au Québec l'ont transformé en langue de colonisé, ce qui donne lieu, dans les débuts de cette littérature, à un bilinguisme de nature toute particulière (Grutman). Au tournant du siècle dernier, les premiers récits haïtiens sont également tendus par de multiples langues et codes (Jonassaint).

Le conflit des langues semble avoir trouvé résolution — si résolution il y a — avec la maturité des littératures et celle-ci coïncide avec la création de langues et de langages nouveaux. Dans l'évolution récente de la littérature antillaise, on constate une « domiciliation paradoxale » de la langue française, mais aussi une fécondation du français par le créole, transformant en richesse la doubleur diglossique, et une prise en compte de la créolité (Bernabé). Au Brésil, non seulement les modernistes jouxtent les anciens mythes aux avant-gardes européennes, mais ils retrouvent les parlers locaux et la rumeur des villes dans des compositions complexes: le langage de Mario de Andrade, s'appuyant sur le langage quotidien, est « projet et programme littéraire » plutôt que document (Aguiar). Pour sa part, le ducharmien intègre et carnalise la multisémiosité américaine dans la distance ironique et la polyphonie inhérente à la place du marché romanesque.

Dans le monde anglophone, les États-Unis ont été la première société coloniale à développer une littérature distincte et à la constituer en littérature nationale. Ce rôle dominant et précurseur de la littérature américaine, qui s'accompagne, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, d'une réappropriation de la langue anglaise alors chargée d'un sens et d'un contenu renouvelés, serait, au dire des uns, lié au rôle politique dominant des États-Unis. La littérature américaine peut dès lors produire des textes canoniques et influencer d'autres littératures. La canadienne-anglaise, par exemple, dont Ronald Sutherland nous apprend que « les auteurs canadiens du XIX<sup>e</sup> siècle généralement imitaient les auteurs britanniques, en utilisant essentiellement la même langue littéraire. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, l'influence des États-Unis a largement remplacé celle de la Grande-Bretagne. La langue parlée des Canadiens anglais développait quelques distinctions régionales et devenait un mélange de l'anglais britannique et de l'anglais américain. Mais à cause de la domination de la culture américaine [...], la langue littéraire des écrivains canadiens-anglais est bientôt devenue presque identique à celle des auteurs

américains (à part l'usage dialectal)<sup>1</sup>». Pour l'ensemble des stratégies textuelles qui ont eu cours dans les contextes anglophones, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage fondamental de Ashcroft, Griffiths et Tiffin, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in post-colonial Literatures* (London, Routledge, 1989). Quelques exemples sont ici analysés: ceux de Faulkner et de Nabokov (J.F. Chassay), et celui de A.M. Klein, dont l'esthétique de l'hybride tranche sur les pratiques en usage parmi ses contemporains (S. Simon).

En fin de parcours, un important dossier est consacré aux rapports langue/littérature au Québec et aux écrits qui leur sont dédiés. On notera que, si le sentiment de la langue y est toujours aussi prégnant, la problématique a été déplacée vers une nouvelle attitude, ludique et affirmative, face aux possibles langagiers.

Nous concluons avec Édouard Glissant à « une variance infinie des sensibilités linguistiques », entendues non pas au sens de connaissance des langues, mais de « poétiques possibles des langues » et dirons que l'écrivain actuel est celui qui essaie de « présager et de préparer cette fragance et cet éclatement des poétiques du monde » (« L'imaginaire des langues », entretien).

1. Lettre inédite aux responsables de ce numéro.